

PAS ASSEZ GRAND



M. Bonheur.—Tenez, voilà dix cents pour fermer votre...
bouche.
Sambo.—Pas assez grand ! cette... bouche là, c'est une
bouche de cinquante centins.

II

Nous voici en 1711, au plus fort de la lutte entre Français et Anglais, pour la possession du Nord de l'Amérique.

Sir Walker dont les amours avec Miss Routh étaient vus d'un œil peu favorable par sa souveraine, avait reçu, en même temps que sa commission d'amiral, l'ordre de partir immédiatement pour le Canada avec une escadre de vingt-quatre vaisseaux de ligne.

L'objectif de l'expédition était de réduire Québec, centre de la résistance des Français, et l'amirauté anglaise fondait sur l'expédition, commandée par l'amiral Walker, les plus grandes espérances.

Le 22 août, au petit jour, et par le travers de l'île aux Œufs, le navire amiral l'Edgard tient la tête de l'escadre ; les autres navires suivent en bon ordre, et parmi eux le Marchand de Smyrne, à bord duquel sir Walker a fait secrètement embarquer sa fiancée, miss Blanche Routh, décidé qu'il est à célébrer son mariage malgré l'opposition de la Cour, et aussitôt que la prise de Québec aura fait retomber la Nouvelle-France sous la domination anglaise.

Près de Terre-Neuve, un navire français a été capturé par l'escadre et son commandant, le capitaine Paradis, un des plus habiles pilotes du St-Laurent, est prisonnier à bord de l'Edgard.

Vers le soir, le vent fraîchit un peu et passe au franc sud ; l'Edgard, toutes voiles dehors, est suivi du reste de l'escadre, quand tout à coup la vigie jette ce cri sinistre :

—Brisants à tribord !

L'officier de quart commande à la hâte une manœuvre pour parer au danger et Sir Walker, se précipitant vers Paradis, qui, imperturbable est accouru au plat bord, lui dit :

—Capitaine, choisissez entre la barre du gouvernail ou la mort au bout de la grand vergue !

—Inutile de menacer, lui répondit tranquillement Paradis, je suis votre prisonnier.

Donnez-moi le commandement de l'Edgard pendant deux heures et, sur ma vie, je répons de le sauver.

A ce moment l'ouragan se déchaînait en grand et la foudre zigzagait l'horizon mais sans que cela empêchât l'Edgard de filer à la diable, couvert de toile, obéissant à l'intrépide Canadien posté à la barre.

Au plus fort de la tempête, un coup de canon se fit entendre en arrière de l'Edgard, puis deux, puis vingt, puis cent... C'étaient les signaux de détresse des autres navires de l'escadre qui, n'ayant pu suivre le chenal tortueux dans lequel la main habile de Paradis maintenait le vaisseau

amiral, allaient, l'un après l'autre, se perdre sur les écueils.

Puis, comme pour ajouter à l'horreur de la situation, une énorme gerbe de feu, suivie d'une épouvantable explosion, éclaira comme en plein jour la nuit profonde, montrant à l'amiral atterré, les mains crispées sur son banc de quart, les coques de ses frégates éventrées sur les récifs de l'île aux Œufs et la mer, déchaînée par la tempête, couverte de débris et de cadavres.

La foudre venait de tomber sur le vaisseau-poudrière de la flotte.

Parcourant le pont de l'Edgard en tous sens, nu-tête, les yeux hagards, l'amiral criait d'une voix rauque : *Le Marchand de Smyrne, qu'est devenu le Marchand de Smyrne ?...*

Hélas ! Le vaisseau qui portait l'infortunée miss Routh avait péri l'un des premiers et le cadavre de la fiancée de Sir Walker, avait en ce moment pour lincoïl, la mer immense le roulant vers les dunes désolées du Labrador.

Le capitaine Paradis avait strictement tenu sa parole ; il avait sauvé l'Edgard, mais la flotte anglaise était détruite.

Sir Walker, fou de douleur devant la perte de sa fiancée et l'immense désastre qui faisait écrouler tous ses rêves de gloire, ne voulut pas survivre à son malheur et il se précipita dans les flots écumeux au moment précis où le brave Paradis, profitant du désarroi général qui régnait à bord, venait de mettre le feu aux poudres du vaisseau amiral, consommant ainsi la ruine totale de cette nouvelle Armada.

(A suivre.)

L. PERRON.

LE ROI DES HARICOTS

Napoléon Ier se trouvait au bivouac, sous la tente, à la porte de laquelle un grenadier de sa garde était en faction.

Cette sentinelle avait reçu pour consigne de ne laisser personne déranger l'Empereur, sous aucun prétexte.

Tout à coup, un petit Monsieur fort élégant descend de cheval et se dirige vers la tente.

—On ne passe pas ! dit la sentinelle.

—Il faut que je parle à Sa Majesté.

—Puisque je vous dit qu'on ne passe pas.

—Je suis le prince de Poix.

—Tu serais le roi des haricots que tu ne passerais pas davantage.

Ce colloque attire l'attention de l'Empereur, qui soulève la portière et, reconnaissant son ambassadeur, qu'il attend avec impatience, dit au grenadier de le laisser entrer.

Le prince de Poix lui ayant raconté l'amusante réponse de son soldat, lorsqu'un instant après l'ambassadeur sort, Napoléon appelle le factionnaire.

—Viens ici. De quel pays es-tu ?

—De Paris, Sire.

—Un loustic, alors ; tiens... voilà un napoléon pour boire avec tes camarades à la santé du roi des haricots.

Il est permis d'être plus habile que les autres, mais il est dangereux de le paraître.

Le Coin de l'Oncle Tom

Un prodigue, auquel on parlait de ses prodigalités, répondit :

— Pour le plaisir de vivre quelques jours de plus je ne veux pas me laisser mourir de faim.

Les cruautés de l'oraison funèbre. A propos d'un général qu'on accusait d'avoir conquis tous ses grades dans les antichambres.

—On peut le dire en toute vérité, le regretté et illustre défunt n'a, de sa vie, rencontré un seul ennemi.

Lendemain des noces :

Elle.—Maintenant que nous sommes mariés me pardonneras-tu de t'avouer que mes dents sont fausses ?

Lui, avec élan.—Tu me fais grand plaisir au contraire, car tu me donne le droit de te dire que je porte perruque.

Le recorder.—Prévenu, vous avez abordé une jeune fille en larmes et, sans pitié pour son infortune, vous lui avez volé sa montre, une vieille montre de famille. C'est abominable ce que vous avez fait là !

Le prévenu.—Votre honneur, c'est par pure humanité que je l'ai fait.

Le recorder.— ???...

Le prévenu.—Oui, la voyant en larmes, j'ai cru que c'était cet oignon-là qui la faisait pleurer.

—Alors vous voulez épouser ma fille.

—Oui, monsieur, si vous me l'accordez.

—Pouvez-vous me fournir des références.

—Oui, monsieur.

—Lesquelles ?

—Votre fille elle-même, monsieur ; elle vous donnera sûrement d'excellents renseignements.

Nota.—La chronique ne dit pas comment s'est terminé l'entretien.

Rouleau voyant les deux sœurs siamoises.

—Peuh ! j'ai vu ça il y a longtemps, c'était à New-York au... seulement, au lieu des deux sœurs, c'étaient deux cousines, une blanche et une noire.

Tom.

COMMENT LA MARCHANDISE AUGMENTE



Mme Cohn.—Au secours ! Au secours ! Cherop tiens l'afaler une lièce te tint cinq centins...
M. Cohn.—Za fait rien !, che fais enlever l'édiguette tu balotot et le fendre trois biastres zoixante-quinze !